

Aux environs de Lyon /
Monsieur Josse ; préface de
M. Coste-Labaume ; édition
illustrée de 250 dessins de J.
Drevet,...

Bleton, Auguste (1834-1911). Aux environs de Lyon / Monsieur Josse ; préface de M. Coste-Labaume ; édition illustrée de 250 dessins de J. Drevet,.... 1892.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

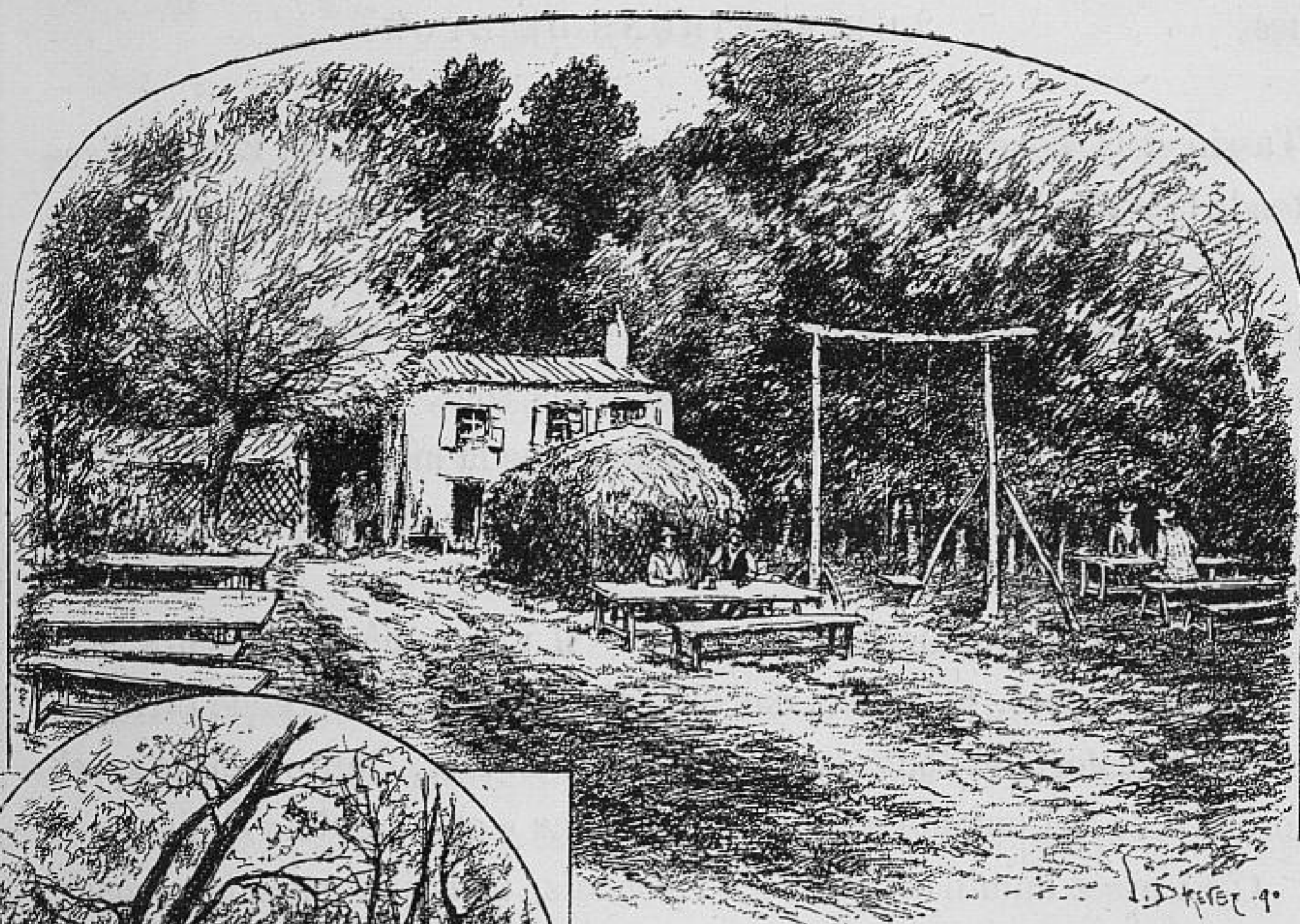
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.



LE CABARET DU TABAGNON



III

CHARBONNIÈRES ET SES ALENTOURS

La carte des environs de Lyon pourrait être partagée en un grand nombre de petits cantons, ayant chacun sa physionomie et chacun ses familiers. Le citadin, qui se déplace pour la saison d'été, ne passe point volontiers des bords de la Saône à ceux de l'Yzeron, ni des côtes du mont d'Or au plat pays du Dauphiné. Le simple promeneur même a ses préférences et ses habitudes.

Charbonnières est le centre d'une de ces régions. Il a ses fidèles ; que dis-je ? ses fanatiques. Ceux que rebute la cohue du dimanche, la promiscuité des maisons meublées et la fraîcheur des soirées de l'arrière-saison, cherchent l'équivalent de Charbonnières et le trouvent entre

Tassin et la Tour-de-Salvagny, entre Sainte-Consorce et Écully : j'entends la partie ouest d'Écully, jusqu'au village exclusivement.

Placés au point où les derniers mouvements de terrain de la chaîne du Lyonnais viennent se confondre avec les ramifications extrêmes du mont d'Or, Charbonnières et ses environs sont, depuis longtemps, le champ favori des amateurs de villégiature que la montagne ou la distance effraye et qui sont, néanmoins, désireux de se donner l'illusion de la grande nature.

Il y a un Charbonnières d'autrefois — il y en a même plusieurs — et, tout bien compté, je trouve, dans l'histoire de notre bourgade thermale : l'âge préhistorique dont nous ne dirons qu'un mot, l'âge que nous appellerons « de la Fontaine », l'âge « des Bains » et l'âge du « Casino ».

C'est assez humiliant pour les Lyonnais, mais j'ai entendu raconter, en mon enfance, que c'est à un âne qu'ils doivent de connaître la vertu des eaux de Charbonnières.

Ce solipède, collaborateur désintéressé d'un charbonnier, au siècle dernier, avait contracté je ne sais quelle maladie éruptive qui l'avait fait chasser et abandonner par un maître ingrat, au milieu des bois. Voilà qu'un jour « ce pelé, ce galeux », est rencontré par mons charbonnier, l'œil frais, le poil luisant, prenant ses ébats au fond d'un noir vallon d'où s'échappe une source aux eaux froides et marquant les rochers de taches de rouille.

Rattraper l'âne, qui sans doute s'y prêta avec la douce philosophie et la parfaite résignation dont cet animal nous sait donner l'exemple, rattraper l'âne fut l'affaire d'un instant. Quant au fait de la source miraculeuse, il fut soumis au curé de Tassin dont relevait alors le territoire de Charbonnières.

C'était l'abbé de Marsonnat. Il constata que les eaux de la source étaient ferrugineuses au plus haut degré et possédaient une efficacité certaine comme agent dépuratif et reconstituant. Sur le conseil du curé, quelques gens imitèrent l'âne et s'en trouvèrent bien.

Ceci se passait quinze années avant la Révolution. Les destinées de Charbonnières demeurent assez obscures jusqu'à la fin du siècle et même

au delà. La génération d'alors avait bien d'autres soucis; et loin de songer à se faire du sang, elle prodiguait le sien à la frontière et par toute l'Europe.

Avec la Restauration, commence pour les eaux de Charbonnières ce que je vous ai proposé d'appeler l'âge « de la Fontaine ». Je le vois encore, ce pavillon rustique qui ne fut détruit que vers 1846, avec son auge de pierre rouillée, dans laquelle trois « cornets » déversaient les ondes chantantes de la naïade cachée dans le rocher.

Un brave homme de gardien venait ouvrir les portes du pavillon de la Fontaine aux heures réglementaires. Tout à côté, un autre pavillon s'élevait, à peu près pareil, mais tout ouvert, tout à jour, uniquement destiné à servir de salon aux buveurs et d'abri contre la pluie ou le gros soleil.



Aux temps lointains où je vous reporte, on déjeunait à neuf heures, on dinait à deux heures et on soupaît à huit. Comme tout se faisait sérieusement, les heures où l'on venait à la fontaine n'étaient pas moins réglées que celles des repas : le matin, de six à huit, à midi, et le soir, de cinq à sept. Et l'on ne goûtait pas à l'eau du bout des lèvres ! C'était neuf verres par jour pour les débuts; une fois en plein exercice, les verres ne se comptaient plus, et j'ai — moi qui vous parle — connu des buveurs qui allaient jusqu'à soixante.

Entre chaque verre ingéré, il était de tradition de faire une marche de dix minutes. Le parcours, aller et retour, de l'allée qui longe le ruisseau fournissait à peu près l'intervalle requis. C'était, à certains moments, une cohue de mamans qui tricotaient tout en devisant et marchant, d'enfants qui se poursuivaient, d'amoureux qui se recherchaient — et se trouvaient quelquefois.

Il se faisait là comme une fusion des diverses classes sociales, facilitée par ce fait que toutes les femmes y venaient en chapeau de jardin. Or, vous n'ignorez pas que, tant que dura le règne de la capote, jusqu'à l'avènement du chapeau rond, vers la fin du second empire, il y avait chez le beau sexe deux castes bien tranchées, aussi distinctes l'une de

l'autre que l'étaient autrefois la noblesse et la roture : les femmes portant capote et les femmes portant bonnet.

Ce que la Révolution n'avait pu faire, la mode du chapeau rond le fit, et, de nos jours, l'antique distinction est abolie. Toutes les femmes se ressemblent — ou à peu près. Il n'y a plus que cette différence que les unes sont jolies — et les autres, un peu moins.



CHARBONNIÈRES EN 1840

Aux heures matinales, quand le soleil a de la peine à percer les brumes du vallon, et que les buveurs et buveuses frissonnaient sous le pardessus ou le châle, on allait chercher une atmosphère plus clémente au-dessus de la fontaine. Sur la droite, du côté opposé à la montée qui mène aujourd'hui au Casino, est un rocher déguisé sous les ronces. On y avait taillé un escalier dont on peut encore retrouver les marches, et c'est par ce raide chemin, tout semé de serpolet et d'œillets de poète, que l'on gagnait une altitude moins froide.

Il y avait encore, dans l'après-midi, la promenade au pré Voltaire ou l'ascension de la belle prairie qui, du château, dévale jusqu'au ruisseau. C'étaient les menus bonheurs des habitués, et tout, dans les tenants et aboutissants de la fontaine, gardait un air de simplicité agreste et de libre allure.

Hélas ! les deux pavillons ont été démolis, le sentier dans le roc a été sacrifié, la cascade qui lui faisait pendant a été détournée et canalisée, les abords du château sont murés, et, si vous poussez jusqu'au pré Voltaire, vous y êtes reçus par des chiens braillards et par des bergers aboyants.



Jusqu'alors nous n'avons parlé que de l'ancienne fontaine. Il conviendrait de faire un tour du côté des hôtels et de revoir ce petit bourg tel qu'il était, il y a quarante ans encore.

Au bout de l'allée qui conduit aux eaux, se trouvait l'hôtel de l'Europe, aujourd'hui transformé et additionné d'un hôtel des Bains. Il était tenu par une dame sévère mais juste, aux allures puritaines, qui s'entendait à dévisager les arrivants — et surtout les arrivantes — en quête d'un logis. Elle tirait elle-même la cloche aux heures réglementaires des repas, n'eût-elle qu'un seul pensionnaire en ce moment.

C'était la maison des vieilles traditions. Tant que l'hôtesse dont je parle présida aux destinées de l'établissement, on n'y vit jamais le dessert mis sur la table dès le début du repas. Car c'est une sottise habituelle moderne de nous le livrer, à la fin du dîner, pour ainsi dire flétri par la chaleur des flambeaux ou du jour et souillé par le voisinage des sauces et les indiscretions des mouches.

Au contraire, quelle fête pour les yeux et quel repos pour les appétits saturés, lorsqu'après le rôti desservi et la table déblayée, on voyait arriver, une à une, les friandises du dessert et s'étaler, dans leur fleur, les gâteaux et les fruits ! Le dessert, à la vérité, avait une importance qu'il n'a plus. On causait longuement, on devisait à l'aise, et, à certaines occasions, c'était l'heure où la vieille chanson française se montrait, les ailes éployées.

Il était un autre usage que je regrette toujours : celui de servir entières les pièces du dîner et d'en confier, sur table, le découpage à un des convives. C'est alors qu'il fallait, suivant le mot de M^{me} Joffrin, « avoir de grands couteaux et de petites histoires ». Le découpeur choisi devait élégamment et prestement dépecer : vous risquiez que l'opération fût moins correctement accomplie qu'à l'office, mais au moins étiez-vous sûrs que les viandes n'avaient été touchées que du bout de la fourchette de l'opérateur.

De tout cela la mode est passée, depuis que la mode est venue de se faire servir par des garçons en habit. Encore une drôle d'idée ! Je mourrai sans avoir réussi à m'y accoutumer et j'embrasserais de grand cœur la maîtresse de maison qui pourrait me donner une bonne raison de ce singulier usage.



Après l'hôtel de l'Europe, au niveau des beaux marronniers qui bordent le ruisseau, s'élevait un grand bâtiment où la Compagnie des omnibus — les *Écossaises de Vaïse* — avait ses écuries. Là aussi se trouvait une étable dépendant de la ferme adossée à la colline et qu'on a conservée, la transformant en laiterie.

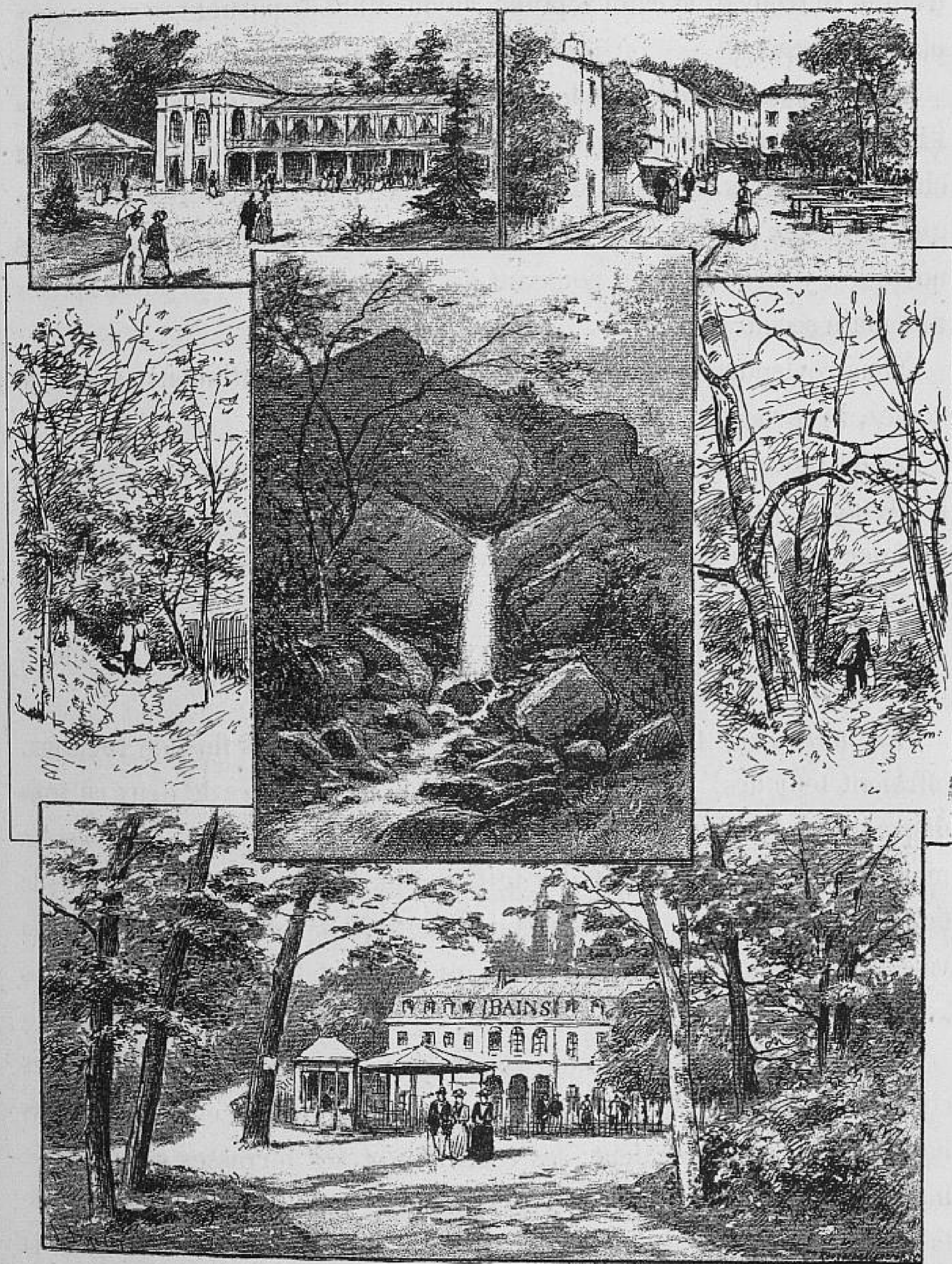
Chaque jour, à midi, il y avait queue dans l'étable. On venait boire du lait bourru ; les pieds mignons des dames s'aventuraient jusque sur la litière et les lèvres gourmandes sortaient de la tasse, avec de blanches moustaches.

La fermière était un de ces moules robustes dans lesquels se coulaient les générations d'autrefois. Comme celle qu'a chantée Pierre Dupont, elle pouvait dire :

Depuis tantôt dix-huit cent trente,
Mon flanc ne s'est pas reposé,
Et tous les ans, comme une rente,
Il me vient un poupon rosé.

Un jour, à l'*Angelus* de midi, son mari rentrait des champs, avec ses gens, pour dîner. La ménagère était un peu en retard ; mais, découvrant

un berceau qui était vide le matin et où dormait maintenant un gars dru



VUES DE CHARBONNIÈRES

et joufflu, elle montra à son mari que, loin de perdre son temps, elle l'avait employé autrement.

Tout l'espace occupé par l'hydrothérapie était alors en champs. A l'extrémité se trouvait le café Neptune, aujourd'hui disparu, avec sa terrasse plantée d'acacias.

La terrasse du café était longée par le chemin conduisant au bois de l'Étoile : vieux chemin, pavé de pierres moussues, bordé de grands chênes séculaires, descendant vers la rivière que les voitures passaient à gué. Pour les piétons, il y avait une étroite passerelle ; les promeneuses novices s'y risquaient en poussant de petits cris et en se faisant prêter une main secourable.

Nous reviendrons par là pour monter au bois ; continuons, si vous le voulez, la revue des hôtels.

En entrant dans le chemin où ils se coudoient, vous trouvez à gauche le *Mouton Couronné*, à droite le *Grand-Saint-Honoré*. Le vocable du premier a été transféré à un nouvel hôtel, plus loin ; le second s'est appelé l'hôtel de l'*Univers*.

Tout le monde à Charbonnières se faisait logeur — et sans y raffiner, je vous prie de croire.

Les murailles, tapissées avec des coupons ou des fins de rouleaux, offraient toujours, dans chaque chambre, des papiers de deux ou trois dispositions différentes. Les meubles étaient à l'avenant, et, dans les maisons comme celles dont il s'agit, comme on louait « avec facilité de faire son ménage », le propriétaire mettait à votre disposition de la vaisselle éclectique et des casseroles invraisemblables que les ménagères se passaient à tour de rôle.

Il faut avoir connu le Grand-Saint-Honoré, un dimanche d'été ! Ses cent chambres, avec leurs trois cents habitants attitrés et les trois cents habitués qui y débarquaient ; ses corridors et ses terrasses grouillant de monde en circulation, ses salles à manger et son pré encombrés de tables, de mangeurs et de mangeailles : c'était comme une vision sur la terre natale de Gargantua.

Quelle piteuse figure font aujourd'hui ces grands bâtiments délabrés et déserts, contemplés du chemin qui suit la voie ferrée ! Le pré lui-même, si vert et si touffu au temps où les hôtes affluaient, est sec et pelé,

et je gage que les pommiers ne portent plus ces fruits tentateurs qui nous ont laissé, à mes camarades et à moi, plus d'un larcin sur la conscience.

Après le Grand-Saint-Honoré, c'était le café *Neuf*, qui existe encore; puis une bicoque, debout aussi, où se tenait, au haut d'un petit escalier,



ALLÉE DU BOIS DE L'ÉTOILE

le bureau de tabac, et dans la partie en contrebas de la route, un rudimentaire établissement de bains.

Mon Dieu, oui. Il y avait trois ou quatre baignoires, alimentées par de l'eau ordinaire, et nul ne songeait alors à se baigner dans l'eau minérale.

Si nous reprenons à gauche, nous avons le *Cheval Blanc*, le *Lion*

d'Or, l'*Espérance*, enfin le *Nord*, tous hôtels recrutant leurs pensionnaires dans les classes aisées de la ville et faisant, ma foi ! payer bel et bien de trois francs cinquante à quatre francs par journée : trois repas et la chambre. Les hôteliers faisaient une concession pour les dames, parce qu'elles ne boivent pas leur bouteille à chaque repas.

Puis, c'était le *Midi*, où on louait seulement des chambres, et enfin, sur la hauteur, le *Grand-Hôtel*. Ici, saluez ! Au Grand-Hôtel ne venaient que des gens de distinction. Les pensionnaires dînaient à cinq heures et non à deux ; ils allaient boire à la fontaine quand le commun des mortels n'y était plus ; d'aucuns même se faisaient apporter l'eau à l'hôtel.

Si extraordinaire que cela vous paraisse, maintenant que la renommée de Charbonnières a pâli à Lyon même, il y vint, une année, une Anglaise, — logée au Grand-Hôtel, comme vous pensez, — qui envoyait chercher son eau à la fontaine, par un larbin tout habillé de rouge.



Cette rue bordée d'hôtels et de maisons garnies, qui constitue à elle seule le bourg des eaux de Charbonnières, n'a jamais porté, que je sache, d'autre nom que celui de « Route ». Elle est, en effet, partie intégrante du chemin dont le ruban se déroule tout le long du ruisseau, jusqu'aux approches de l'église, pour monter ensuite et se rattacher à la grande route du Bourbonnais.

Pauvre chemin, raide et mal tenu, dont la terre caillouteuse s'éboulaît sous le fer des chevaux ! Plus d'une fois les voyageurs durent ne pas se contenter de descendre de l'omnibus, mais encore pousser à la roue et hisser la voiture jusqu'au haut de la montée.

Aux dimanches d'été, c'était, dès le matin, des caravanes de piétons qui arrivaient à plein chemin, de la ville. En ce temps-là, les ateliers de la Croix-Rousse comptaient un nombreux personnel, et tous, patrons, compagnons et compagnonnes, apprentis et canetières, faisaient au moins une fois l'an l'excursion de Charbonnières.

On montait au bois de l'Étoile, les couronnes de pain sur l'épaule,

enflées au bâton, avec de grands paniers à deux battants, gonflés de victuailles. Après avoir diné, assis sur la mousse ou la bruyère, tout ce monde organisait des rondes ou s'éparpillait, ne craignant pas de traverser la terrasse du château alors inhabité, et de gagner ainsi, sans détours, le bois des Pins et les taillis de noisetiers qui foisonnent au bout du pré Voltaire.

Les cuisines en plein vent, allumant leurs feux dans le voisinage des vieux chênes, les jeux de hasard, la maraude et les amoureux, autant de sujets de sollicitude pour le garde-champêtre. Aussi, dans la crainte d'être débordé par la besogne et de n'y pouvoir suffire, ce représentant de l'autorité et de la morale, ces jours-là, se tenait prudemment dans un cabaret voisin de l'église.

Il y avait surtout certain anniversaire où les deux compagnies de *Souffleurs*, Saint-Just et la Croix-Rousse, arrivaient en famille, dans des chars de meuniers, enguirlandés de buis et de pin comme au carnaval. C'était comme un ressouvenir des âges antiques, lorsque les tribus celtiques, à travers les forêts, se rendaient à quelque fête nationale et religieuse.

Invariablement la partie se terminait par le jeu du pot-cassé, et, la grande nuit venue, le convoi reprenait le chemin de la ville, à la clarté des torches et aux accents des vieilles chansons.



Vers 1845, une nouvelle ère commença pour Charbonnières. Une blanchisseuse, ayant fait creuser un puits pour les besoins de son état, se trouva d'avoir découvert une source d'eau ferrugineuse.

L'idée vint, pour achalander la nouvelle source, de créer, à côté, un service de bains d'eau minérale. L'entreprise eut plein succès, à tel point qu'un projet d'établissement de bains, dans le voisinage de l'ancienne source, fut immédiatement formé.

Adieu donc, le rustique pavillon, adossé au roc même d'où s'échappait l'eau vive! On planta là une grande bâtisse; mais n'osant pas expulser tout de suite les buveurs habitués à puiser à la paroi du rocher, on

ménagea, dans le fond de la construction, une sorte de salle souterraine où le public venait boire encore à la fontaine.

Comme les faiseurs de vers ne perdent jamais ce qu'ils croient leurs droits, un distique avait été placé à l'entrée, médiocre au point de vue littéraire, inintelligible au point de vue du sens :

De cette onde, en ces lieux, Marsonnat fut l'image :
On connaît ses bienfaits par ceux qu'elle soulage.

L'auteur de ce forfait poétique a prudemment gardé l'anonyme.

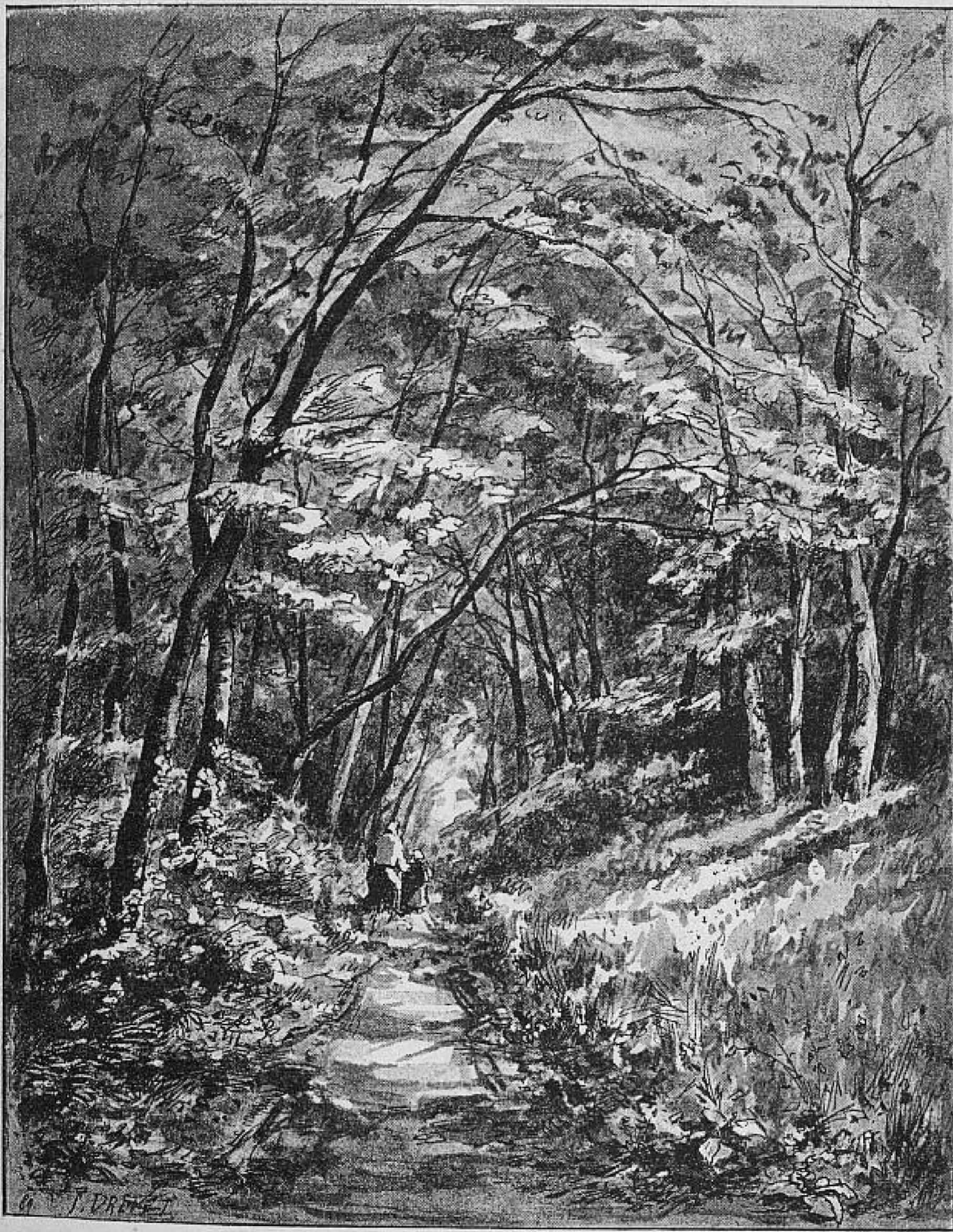
Quant à l'établissement concurrent, la fermeture en fut achetée à beaux deniers par le propriétaire du château et des anciennes eaux. Si ses agissements s'étaient bornés à cela, les hôtes de Charbonnières n'eussent pas eu beaucoup à se plaindre. L'affluence, d'ailleurs, ne se ralentit pas ; de nouvelles constructions s'élevèrent à côté des anciens hôtels ; le nombre des baigneurs était tel, qu'un cadran, dans chaque cabine, mesurait le temps et qu'au bout d'une heure, le garçon vous invitait poliment à céder la place à un autre.

Mais le châtelain, jeune homme sorti du collège et récemment arrivé à la majorité, avait le double amour de la chasse et de la solitude. Vou-
lant mettre sa demeure à l'abri des visiteurs indiscrets, il résolut d'en clore les abords.

Seulement, il poussa sa clôture un peu loin et enferma pour sa jouissance personnelle la moitié du bois de l'Étoile, y compris la vieille avenue, et la plus belle partie du bois des Pins, avec le joli chemin qui serpente en compagnie de la Beffe. Il usa même de son droit de propriétaire jusqu'à élever son affreux mur de pisé, au ras de la rivière, quand il lui eût été si facile de clore son parc à mi-côte, par un fossé en saut-de-loup. Le pré qui est au-dessus de la fontaine n'échappa point à cette main-mise, et ce n'est que bien des années après qu'il fut restitué au public.

Rien ne fut donc fait pour rendre plus agréable le séjour d'une station à laquelle sa proximité de Lyon semblait garantir une vogue perpétuelle ; au contraire, Charbonnières, en perdant ses grands bois et ses promenades incomparables, était réduit à n'être plus qu'une vulgaire étape de

banlieue. En même temps, les chemins de fer rendaient les voyages plus faciles et en développaient le goût, et nombre de Lyonnais prenaient l'habitude d'aller au loin chercher un séjour d'été.



SOUS BOIS, PRÈS D'ALAI

Toutefois, tant qu'il fallut venir à Charbonnières en voiture ou à pied, la clientèle, tout en diminuant, ne changea pas sensiblement. On rencontrait encore des groupes de mamans entourées de leurs lignées, comme des bergères de leurs troupeaux, et des buveurs patients mettaient encore

des cannes à noircir dans l'eau de la fontaine. La disparition des cannes immergées dans le bassin a marqué la fin du troisième âge de Charbonnières.

C'est alors que, le chemin de fer de Montbrison déversant une clientèle nouvelle, plus nomade et éprise d'autre chose que d'eau ferrugineuse et de simplicité champêtre, on construisit le Casino. Cette création a été accompagnée de celles des piscines et autres engins hydrothérapeutiques, dont les bâtiments s'étendent le long du chemin de Dardilly.

Depuis quelques années, Charbonnières a même un champ de course, l'hippodrome Sainte-Luce, où les ânes procurent aux amateurs du genre toutes les émotions des courses de chevaux, avec les jambes cassées en moins et la gaieté en plus.

Nous n'essaierons pas une description de ces modernes créations que chacun peut aisément connaître. Notre rôle se borne à constater que le Charbonnières du Casino diffère plus encore de celui des Bains que ce dernier ne différait du Charbonnières de la Fontaine. Nos grand'mères avaient gémi jadis, en voyant les premières transformations ; aujourd'hui, elles se signeraient.

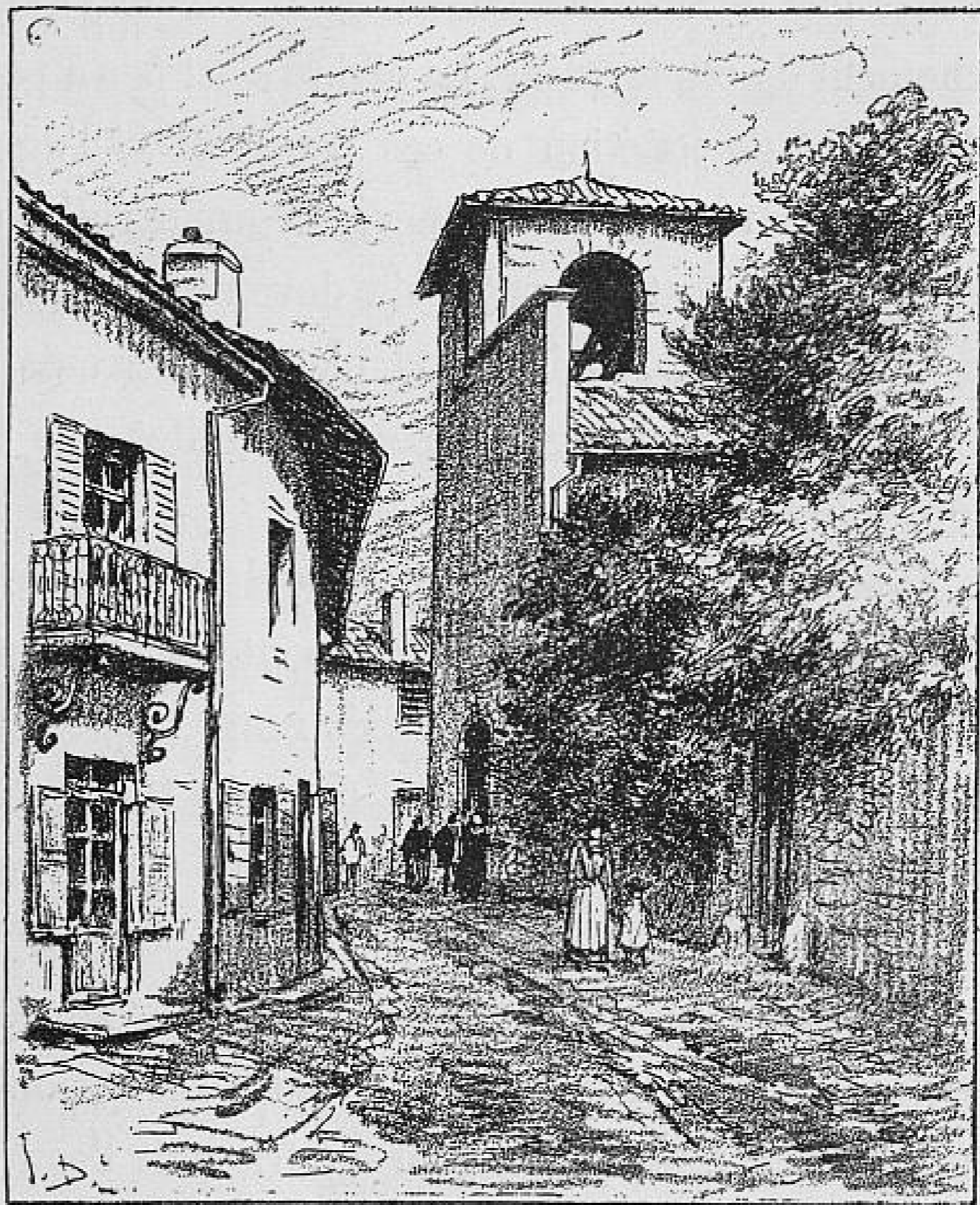
Charbonnières-les-Eaux a donc une histoire complète en quatre périodes correspondant à autant d'états différents de nos mœurs générales. Comme il a une histoire à lui, il a aussi une géographie qui lui est propre. En effet, ce que nous appelons couramment Charbonnières est un pays vague où le pied saute d'un territoire à un autre. Car le bois de l'Étoile et le château sont de la commune de Marcy, le Casino est construit sur le territoire de la Tour-de-Salvagny, la droite du ruisseau de la Beffe qui le longe au levant appartient à Dardilly ; seules, les eaux et les bains sont sur l'extrême confin de la commune de Charbonnières.



Tassin et Charbonnières sont limitrophes ; naguère, les deux ne formaient même qu'une paroisse. Il n'est, cependant, pas possible d'imaginer des territoires ayant, de l'un à l'autre, moins de moyens directs

de communication. Notez que la nature, en faisant couler une petite rivière de Charbonnières à Tassin, avait bénévolement indiqué le tracé d'une route courte et plane, qui, au surplus, aurait beaucoup facilité la circulation des voitures entre Lyon et l'établissement des eaux. Mais les intéressés se sont obstinés à fermer les yeux, et le chemin de fer seul a eu l'idée d'utiliser cette indication.

Placé en dehors des grandes routes, isolé de Charbonnières, Tassin était connu de quelques chercheurs, lorsque le chemin de fer y plaça une station. Je vous promets qu'il se dédommage bien de l'abandon séculaire où il était laissé ! La gare est une des plus fréquentées du tronçon ; les trains sont nombreux et, le dimanche surtout, une foison de voyageurs, à chaque arrivée, remplit les chemins.



ANCIENNE ÉGLISE DE TASSIN

« A Tassin, entendais-je dire à un paysan de Sainte-Consorce, ébahi de ce mouvement, on croirait toujours que le monde *sortent* de la messe. »

Tous ces arrivants ne restent pas à Tassin : le petit bourg ne suffirait pas à les recevoir. Au bout de dix minutes, ils se sont éparpillés, se dirigeant, qui vers Saint-Genis-les-Ollières, le Tabagnon ou le Chapoly, qui vers le Méridien et la partie haute de Charbonnières.

D'ailleurs, Tassin lui-même n'est plus dans Tassin. Depuis qu'un

décret lui annexa la Demi-Lune, l'ancienne commune est dans la situation où se trouverait la Belgique, si on lui annexait la France.

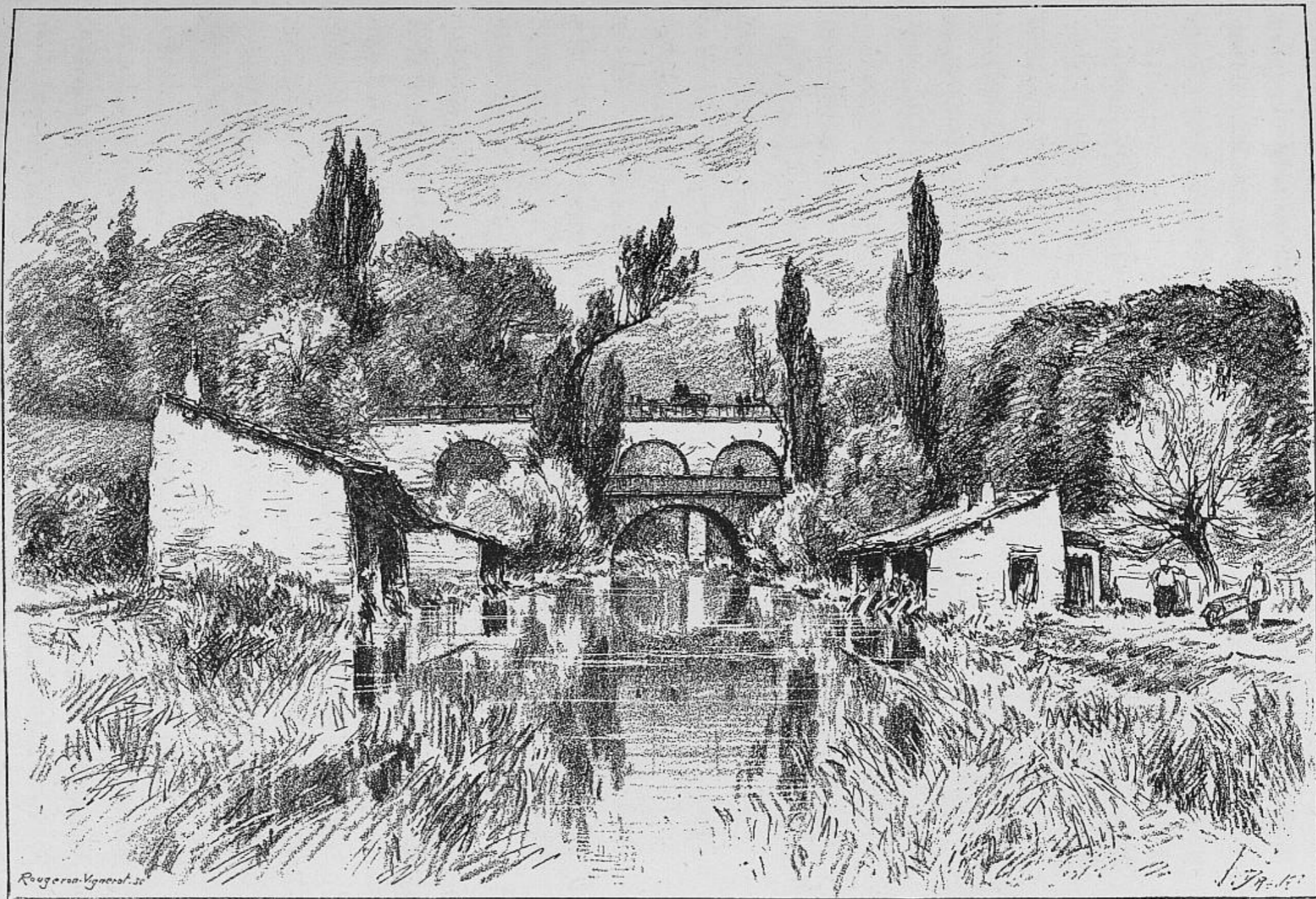
Le sol, fait d'une roche granitique, que les glaciers, aux âges préhistoriques, ont recouvert d'une boue mêlée de cailloux, était resté, presque en entier, à l'état de bois et de broussailles. Ce sont les grands travaux de voirie du siècle dernier, l'ouverture des nouvelles routes de Paris par le Bourbonnais et de Bordeaux, qui ont déterminé le défrichement de ces terrains. La plaine s'est peu à peu couverte d'habitations. Au point de jonction de ces deux voies, l'agglomération de la Demi-Lune, dont trois communes, Lyon, Écully et Tassin, se partagent les maisons, est en passe de devenir une petite ville. Mais pourquoi « Demi-Lune », puisque la place est circulaire? Voilà de quoi nous rendre indulgents pour les étymologistes que nous accusons parfois de forcer le sens des mots.

Il se forme aussi un groupe appelé à prendre quelque importance, dit l'Étoile d'Alaï, aux abords du pont — ou plutôt des ponts du même nom. Car nos ingénieurs, désireux d'atténuer la double pente que subit la route de Bordeaux, dans la traversée du vallon d'Alaï, ont établi, en amont de l'ancien pont, un viaduc supprimant la moitié de la côte.

L'endroit a ceci de particulier, de présenter, intacts et juxtaposés les uns aux autres, trois tracés de route, correspondant à diverses époques: le vieux chemin, par lequel on franchit l'eau à gué — Alaï, à l'aye, vers l'eau — qui n'est autre que l'ancienne voie d'Aquitaine et qui passe auprès du Tourillon de Craponne; la route et le pont construits sous Louis XVI; enfin la route rectifiée et le pont actuel, d'où l'on a une fort belle échappée sur le vallon de Francheville que traverse le viaduc du chemin de fer.

Cet endroit a été longtemps un des passages redoutés des voyageurs. Il fallut même y établir un poste permanent de gendarmes, et la maison qui s'élève au bord de la vieille route, sur la gauche du ruisseau, est encore appelée « la Gendarmerie ».

J'ai risqué plus haut, pour Alaï, une étymologie qui ne sera pas



LES PONTS D'ALAI

Aux Environs de Lyon.



admise par tout le monde. Mon savant confrère, Nizier du Puitspelu, indique le nom de l'alisier, qui, en patois, se dirait *alaiï* : ce serait donc le pont des Alisiers.



Tassin est une des rares communes, situées dans le rayon nord-ouest de Lyon, qui n'aient pris leur nom ni d'un saint, ni d'un personnage latin. Les romanistes à outrance ont voulu, il est vrai, le dériver de *stationarii*, soldats formant, d'après Menestrier, la garde permanente du commandant romain, et rattacher l'origine du village au camp de Marc-Antoine.

Mais une récente étude de M. Philippon montre la parenté évidente qu'a Tassin avec les nombreux Tesson, Teyssonnière, Tassenière, Tassigny. Il faut chercher l'étymologie commune de ces noms de lieux dans *Taxoneriæ*, tannières à blaireaux, à taisonns. Les deux mots taison et taisonnière ont, du reste, obtenu droit de cité dans le dictionnaire de Littré.

Tassin faisait partie du comté de Lyon et, à ce titre, était la résidence d'un chanoine mansionnaire. Une ferme, située sur l'ancien chemin qui descend du village pour se diriger vers Saint-Genis, porte encore, sur le cadastre, le nom de « la Mansion ».

Tassin était le siège de la paroisse dont Charbonnières formait une parcelle. Il ne reste, de l'ancienne église, que la tour, carrée, couverte d'un toit à quatre pentes, selon le type usité dans le Lyonnais. La nouvelle église, romane, sans aucun compromis avec le prétendu gothique à la mode, dresse sa flèche de pierre, qu'on prendrait — n'était la couleur des matériaux — pour une œuvre des temps passés, tant le style en est sobre et pur. Clair Tisseur *fecit*.



C'est au delà du bourg qu'il faut chercher le Tassin de la villégiature et de la promenade, dans les ravins boisés, le long des ruisseaux pleins de rocs moussus. Les bords du Ratier, qui descend de Saint-Genis, sont

particulièrement fréquentés, en semaine, par les peintres; le dimanche, par les dîneurs, dont on retrouve les garde-manger sous forme de journaux froissés.

A la première heure, vous y verrez même des baigneurs et des pêcheurs à la ligne. Si l'eau trouble est réellement favorable à la pêche, la présence de ces derniers s'explique; mais celle des baigneurs? Enfin, je ne discuterai pas sur le plaisir des uns ni des autres. J'ai moi-même

— il y a bel âge de cela! — voulu tâter de la pêche à la ligne, mais ma vocation n'eut pas de durée.

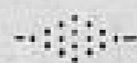
J'avais d'abord essayé des épingles recourbées, sans obtenir rien de bon: le poisson se dérobait, d'un bond bien compris. Enfin, je me procurai des ha-



UN COIN DU RATIER

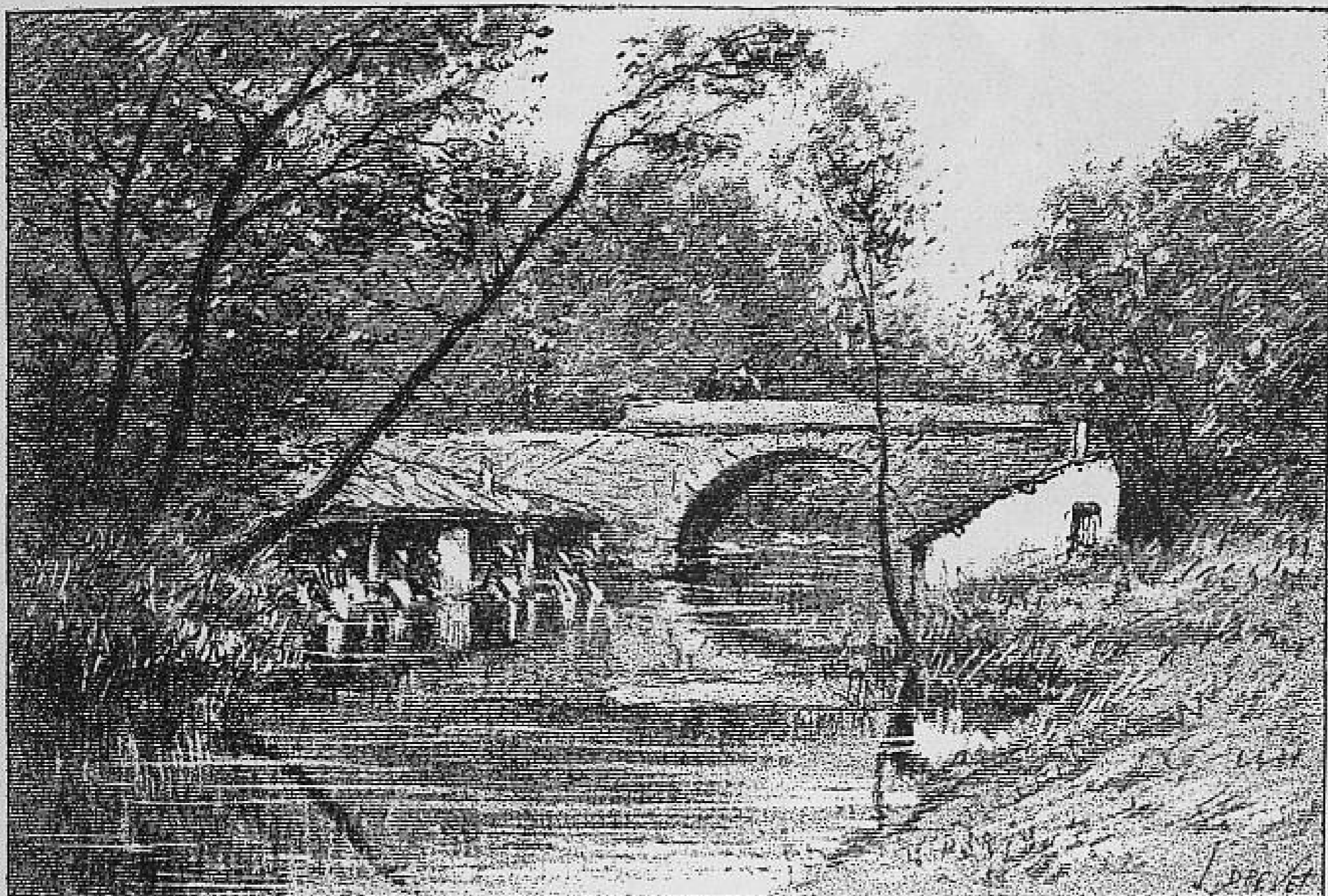
meçons. Du premier coup, je sens que ça mord. Je tire vivement et envoie ma proie sur le gravier. Horreur! mon poisson se met à courir, entraînant la ligne que j'ai lâchée avec effroi. J'avais pêché une salamandre!

Cet exploit de mon enfance avait lieu dans la rivière de Charbonnières, qui, grossie de maints ruisseaux, vient justement s'adjoindre, en dernier, le Ratier, en bas de Tassin, pour aller se perdre dans l'Yzeron, vers Francheville. Tout ce canton, fleurant bon la prairie, les bruyères et les bois, est hérissé de maisons, grandes ou petites, embusquées dans les arbres. C'est Tibur, à trente minutes de Lyon.



Bien qu'éloigné de la gare de Tassin, Saint-Genis possède une clientèle de promeneurs et même quelques locataires pour la saison d'été. Une côte à l'aller, une côte au retour, il faut certes un bon jarret et des poumons exercés pour franchir, matin et soir, les quatre à cinq kilomètres qui séparent Saint-Genis du chemin de fer.

Aussi, au point où la route abandonne à gauche le Ratier et commence



l'ANCIEN PONT D'ALAI

à devenir montueuse, la plupart des simples promeneurs continuent à longer le ruisseau, par un joli chemin adossé aux bois. Au bout d'une demi-heure, le ravin qu'on a suivi semble se fermer : on est au Tabagnon. Il est aisé de voir que ce n'est pas une fée, pas même une simple dame qui fut la marraine du lieu. L'endroit, heureusement, vaut mieux que le nom.

Un cabaret, installé en plein bois, a donné son nom à ce coin charmant. C'est ainsi qu'à dû commencer Rohecardon, et je ne blâme en aucune façon cette installation champêtre, sur les bords du ruisseau, avec autant de succursales que les taillis d'alentour comptent d'abris. Mais, pourquoi ces noms grossiers : « Assommoir, Tabagnon » ? Qu'on me ramène à

l'Olympe et aux vocables mythologiques du commencement du siècle! Si c'est trop, qu'on me laisse au moins regretter les honnêtes enseignes de Rocheardon!

Sur la droite, un sentier assez raide conduit à Saint-Genis : de nom-



SENTIER A SAINT-GENIS-LES-OLLIÈRES

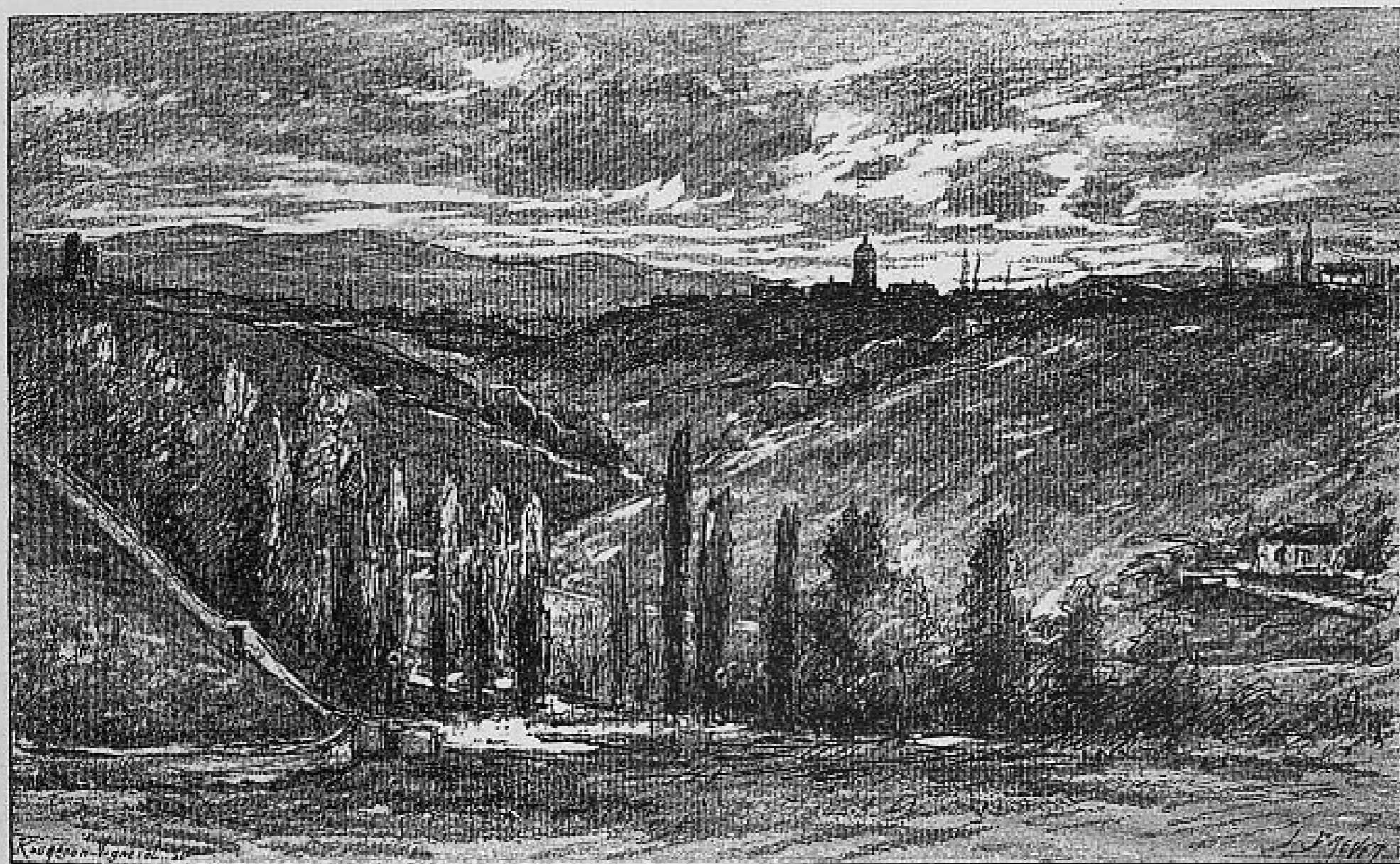
breux blocs de pierre hérissent cette partie de la combe, simulant des monuments druidiques. En prenant, au contraire, à gauche, on arrive au Tourillon de Craponne.



Coiffé d'un dôme, le clocher de Saint-Genis, dont le patron n'est pas saint Genis, mais saint Barthélemy, est un des trois ou quatre les plus en vue de la région. Il est revêtu de tuiles vernissées, mode de couverture fort en usage autrefois, dans nos pays où le sol ne fournit pas d'ardoise. La tuile creuse, jaune ou brune, pour les toitures plates; la tuile vernissée, en forme d'écaille, pour les dômes ou plans inclinés : voilà ce qu'avait trouvé l'esthétique locale.

Maintenant, le produit rutilant de Montchanin, pareil à une lèpre vive, envahit la ville et les champs. En ville, au moins ne voit-on pas les

toitures, de la rue; à la campagne, impossible de s'en défendre, il y a de quoi faire loucher les hibous. Cette tuile est excellente à l'usage, disent les architectes. J'en tombe d'accord, mais il ne serait pas difficile, par un réactif quelconque, de modifier, à la cuisson, la tonalité brutale de la pâte. Il est défendu de battre le tambour, passé certaines heures. Offenser,



VALLON DE SAINT-GENIS-LES-OLLIÈRES

en plein jour, la vue de ses concitoyens est-il donc moins coupable que d'offenser leurs oreilles, la nuit?

Une des surprises réservées à l'étranger, c'est de rencontrer, sur les hauteurs de Saint-Genis, des étendages de blanchisseuses. Il en est ainsi jusqu'à Grézieux et au delà. Si paradoxal que cela puisse paraître, l'industrie du blanchissage, inconnue sur les bords de la Saône, s'est localisée dans la montagne.

Lorsqu'on parcourt le pays — surtout l'été — on n'est pas sans inquiétude sur les voies et moyens que la nature met à la disposition des lavandières, en ces hauts lieux. L'eau des réservoirs alimentés par les sources se renouvelle peu; celle des barrages établis au lit des ruisseaux, encore moins. C'est à croire que l'eau n'est pas absolument nécessaire pour laver le linge des Lyonnais.

Une autre industrie avait précédé celle-ci : le tannage des cuirs. La création des grandes usines a fait disparaître les nombreuses tanneries postées sur nos petits cours d'eau. Mais il reste, à mon avis, un témoignage de leur existence dans le patronage de saint Barthélemy qui est celui de l'église de Saint-Genis-les-Ollières et que nous retrouvons, sans sortir du rayon, à Yzeron, Fleurieux, Sourcieux, Marcilly, Châtillon-d'Azergues. L'apôtre Barthélemy — écorché vif, dit la légende —

avait été choisi comme patron par les tanneurs. De la corporation, le patron a passé probablement à la paroisse entière.



FONTAINE DE MARCY

Les deux villages de Sainte-Consoyce et Marcy n'ont longtemps formé qu'une paroisse dont le siège était à Sainte-Consoyce. Les territoires relevaient pourtant de ju-

ridictions différentes : Marcy, de la seigneurie de Laval ; Sainte-Consoyce, de la baronnie de Grézieux, appartenant au chapitre de Saint-Just. Le tout avait probablement fait partie de l'immense apanage des Templiers.

Une légende veut que Consortia, fille de saint Eucher, évêque de Lyon, se soit retirée, pour y vivre loin du monde, au milieu des bois qui couvraient alors toute cette région. C'est d'elle que, plus tard, l'endroit aurait pris son nom. L'explication en vaut certainement une autre, et il en est de moins satisfaisantes. Mais il serait plus vraisemblable de voir, dans le nom de Sainte-Consoyce, un souvenir des anciens maîtres du pays : le saint ordre, la sainte communauté du Temple, *Sanctum Consortium*.

On sait que l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem fut, dans

une certaine mesure, substitué à celui des Templiers. Or, les chevaliers de Saint-Jean étaient possessionnés à Sainte-Consorce et à Marcy. Dans ce dernier village, la voûte qui abrite une fontaine, derrière la mairie, porte un écusson où se reconnaissent les armes de l'ordre. Près du



GLOCHER DE SAINTE-CONSORCE

hameau de Quincieux, à Sainte-Consorce, une ferme aux vastes constructions, avec chapelle délabrée, garde le nom de l'Hôpital. Enfin, une remise du Vieux-Bourg n'est autre qu'un ancien sanctuaire dédié à saint Georges, un des patrons des chevaliers de Saint-Jean, et dont le nom se retrouve à Lyon, dans l'église de la Commanderie.

Rien dans l'église actuelle ne rappelle ces traditions. Il y a bien deux bons tableaux, provenant de la galerie du cardinal Fesch, mais ils représentent une Visitation et une mort de saint Joseph. De nos jours, d'ail

leurs, si l'aménagement intérieur peut varier, la dédicace des chapelles devient d'une monotonie désespérante : autel de la Vierge, d'un côté, autel de Saint-Joseph, de l'autre, comme s'il n'y avait plus que ces deux saints en paradis ! Quant au patron du lieu, le plus souvent néant. On devrait au moins inscrire son nom au-dessus de la porte d'entrée.

Sainte-Consorce possède un musée. Un des habitants a entrepris la construction d'un plan en relief de Lyon. Ce travail, exécuté en bois, occupe, en l'état, une surface d'environ deux mètres carrés. L'artiste n'a pas encore abordé la partie, pourtant la plus pittoresque, de la ville : Fourvière et la Croix-Rousse. Il le montre volontiers aux curieux qui se retirent enchantés, lorsqu'ils ont reconnu leur maison, avec le nombre exact de fenêtres.

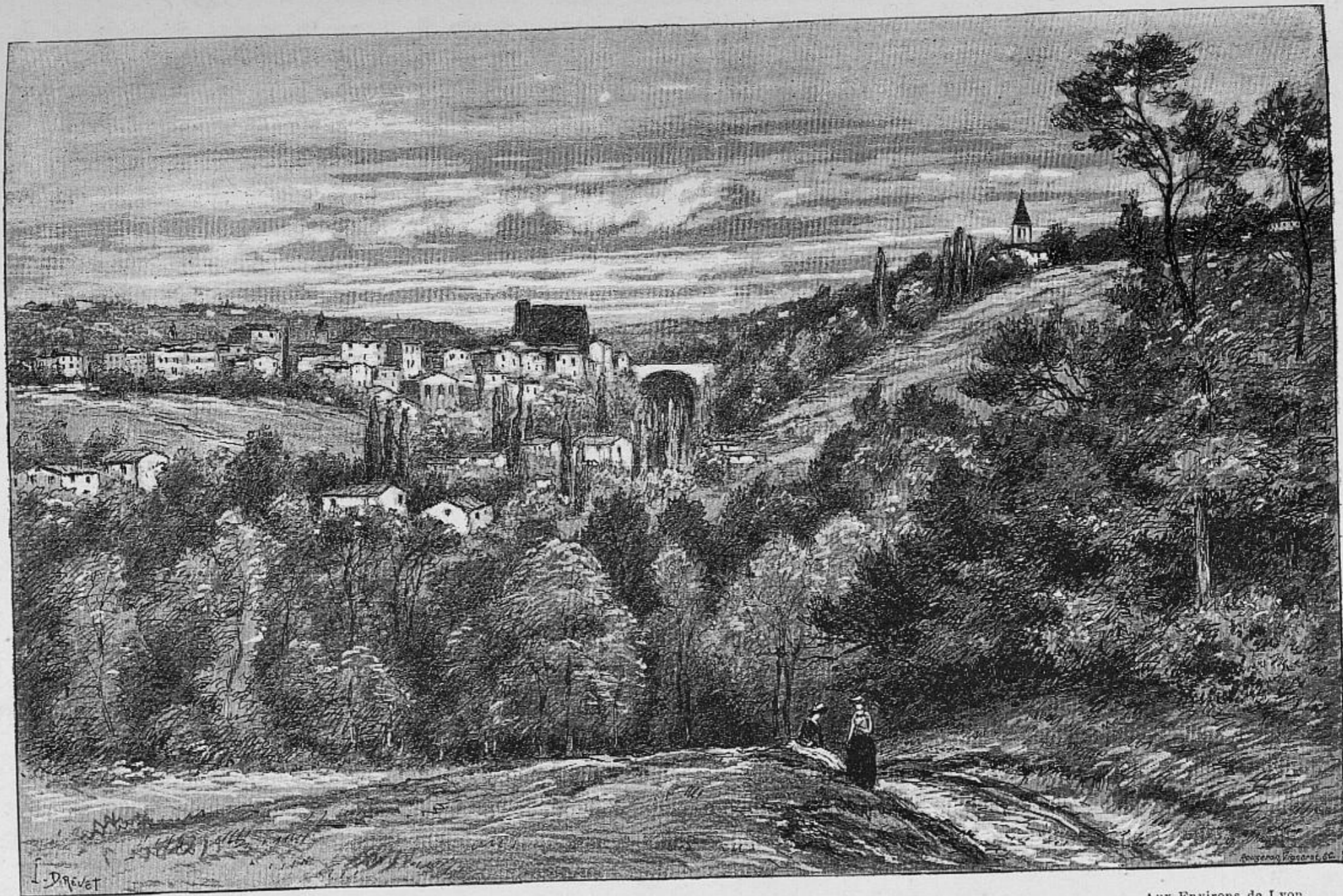


Marcy nous ramène presque à Charbonnières, puisque le château de Laval et le bois de l'Étoile appartiennent dûment à Marcy et que, si Charbonnières se les est attribués, c'est à la façon de la Suisse, cherchant à faire croire aux touristes que le mont Blanc fait partie des vingt-trois cantons. Marcy, à la vérité, vient récemment d'affirmer ses droits, en prenant le nom de Marcy-l'Étoile, au lieu de Marcy-les-Loups qu'il a porté pendant des siècles.

Au côté gauche de l'église, toute moderne, est la chapelle seigneuriale où les Lacroix de Laval ont leur sépulture. Quand, du bois de l'Étoile, vous arrivez au village, vous rencontrez, à l'entrée, une vieille croix de pierre, dont le fût est bizarrement sculpté en tronc de sapin, avec toutes les nodosités réservées en saillie. Le lieu a l'aspect d'une lande.

Marcy, avec ses trois cents habitants, est l'unique centre qui ponctue la carte, entre Saint-Genis-les-Ollières, au midi, et la Tour-de-Salvagny, au nord. Cette région fait l'effet d'un désert, aux portes de Lyon. Bien que l'œuvre générale du déboisement s'y poursuive comme partout, elle procède plus lentement qu'ailleurs. Au surplus, les parties boisées sont encore celles qui se montrent les plus vivantes, sous leur riant manteau de verdure.

Le sol est froid, les habitations peu nombreuses, groupées par petits



VALLON DE FRANCHEVILLE, VU D'ALAI

Aux Environs de Lyon.



hameaux et souvent isolées. Les anciennes fermes ont un aspect muré, comme en pleine montagne. Plusieurs sont encore surmontées d'un clocheton, l'éloignement des églises ne permettant pas d'entendre l'*angelus* de midi et obligeant la ménagère à sonner la cloche pour appeler les travailleurs au repas.



Nous continuons, ainsi que disent les marins, « à gouverner au plus



ÉTANG SUR LA ROUTE DE MARCY

près » de Charbonnières. Si le bois de l'Étoile appartient à Marcy, celui des Pins appartient à la Tour, ainsi que le Casino.

La Tour faisait partie du comté de Lyon et était rattachée à Lentilly. Le nom du lieu fait présumer que ce ne fut, à l'origine, qu'un poste fortifié, où les vassaux du chapitre trouvaient un refuge, en cas de besoin. L'église, bâtie, suivant l'usage, en dedans de l'enceinte, a fait place, comme tant d'autres, à un édifice moderne. Du bourg féodal, il n'est pas même resté la haute tour carrée qui lui a donné son nom.

Tout au long de la route, une section du village aligne ses maisons. Premier relai de poste sur la route du Bourbonnais, comme Limonest sur celle de Bourgogne, la Tour n'a plus qu'un titre *in partibus*. Chaises de poste et diligences sont inconnues de la génération actuelle; les pata-

ches de la montagne disparaissent, à mesure que s'étend le réseau des voies ferrées; seul, le fourgon de Tarare fait tinter ses grelots et prolonge un peu l'illusion des riverains qui sortent de leurs maisons pour le voir passer.

Ces fourgons sont une particularité de la région lyonnaise. N'est-il pas singulier, en effet, qu'il existe des entreprises de messageries dans tout le rayon de notre ville, alors qu'une dizaine de lignes ferrées le sillonnent en tous sens? Et, notez que l'industrie en est réduite à recourir à ce moyen de transport, pour des centres comme Chambéry, Grenoble, Saint-Étienne.

Mais, si le chemin de fer a dépossédé la Tour-de-Salvagny de son trafic, il lui a procuré une clientèle de promeneurs et de résidents que le pays ne connaissait guère. La petite ligne de Saint-Paul à l'Arbresle a révélé aux Lyonnais une foule de coins charmants, à peine pratiqués par le piéton aventureux, maintenant fréquentés d'un bout de l'été à l'autre. Quelques habitués prennent même pied à terre à la station de Charbonnières, afin de se donner le plaisir de gagner la Tour par le bois des Pins ou par les bords de la Beffe.

Un peu avant le village, au hameau de la Pucetière, il existe un intéressant fragment de l'aqueduc de la Brévenne. C'est une partie du canal, mise à découvert dans la cour d'une ferme appartenant à M. Pitrat, « maître imprimeur », ainsi qu'il s'intitule fièrement et à bon droit.



En nous rendant à Dommartin, nous laissons, sur la droite, le manoir de Villedieu, autrefois seigneurie de toute justice, située sur la paroisse de Dardilly. Le château a été bâti par un bourgeois lyonnais, Claude Pécoil, qui, malgré la fortune immense qu'on lui prête, a fait les choses assez modestement. A remarquer, néanmoins, la cour de la ferme adossée au château : moyennant deux méchants pigeonniers bâtis en pisé et un portail à chaînes de pierre, l'entrée a ce grand air dont l'ancien régime semble avoir emporté le secret.

Pécoil était très vaniteux; il n'est pas impossible que Villedieu lui ait